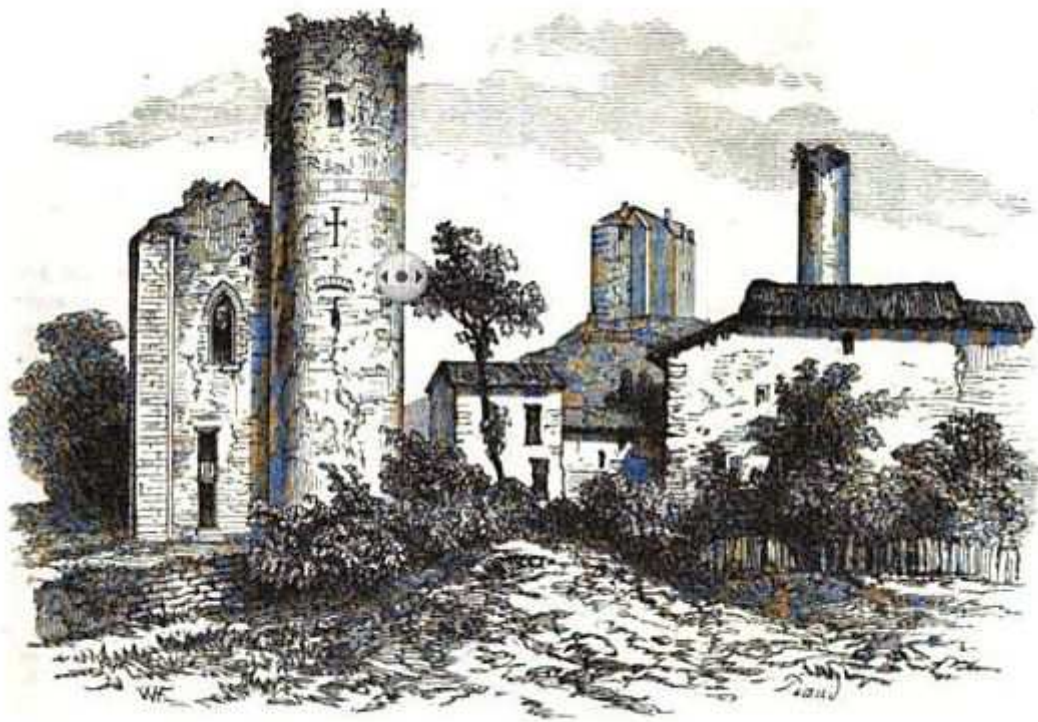


Richard Cœur de Lion : La légende du trésor

Pour quelles raisons Richard Cœur de Lion, roi d'Angleterre, vint-il guerroyer à **Châlus en Limousin**, lorsqu'il fut atteint par un carreau d'arbalète en l'année 1199 ? Dans un article consacré « au fils préféré d'Aliénor d'Aquitaine », André Larané explique comment ce souverain atypique a inspiré par sa vie trépidante et exceptionnelle des héros de légende aussi populaires que « Robin des Bois » et « Ivanhoé », rappelant la célèbre fin de Richard I : « *Ayant entendu parler d'un trésor caché dans la seigneurie de Châlus-en-Limousin, le roi décide de s'en emparer avec son fidèle lieutenant Mercadier et une troupe de cottereaux (mercenaires). La forteresse est modeste et mal défendue. Il n'empêche qu'un arbalétrier du nom de Pierre Basile surprend du haut des murailles le roi qui se promène tête nue non loin des tours. Il lui décoche un carreau qui se fiche dans l'épaule du roi. Tandis que le roi agonise, les cottereaux s'emparent de la forteresse et Mercadier fait mettre à mort l'arbalétrier trop habile. La vieille reine Aliénor arrive juste à temps pour voir son fils préféré expirer dans ses bras. On est le 6 avril 1199 et la vieille reine elle-même n'a plus que 5 ans à vivre.* » La légende du trésor figure également dans un recueil des actes de l'académie impériale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux publié en 1862. Voici l'intégralité de ce récit qui nourrissait encore au XIXème siècle le mythe du trésor dont aurait voulu s'emparer Richard Cœur de Lion, à son retour de la croisade.

C.B.



Ruines du château de Chalus, en Limousin, devant lequel fut tué **Richard Cœur-de-Lion**, le 6 avril 1199. — D'après le *Bulletin monumental* publié par M. de Caumont (quatorzième volume de la collection; 1848).

Du meurtrier de Richard Cœur-de-Lion.

« Richard, dit M. Capefigue (*Histoire de Philippe-Auguste*, chap. XI), s'était rendu dans le Poitou afin de dompter les châtelainies rebelles et dépendantes de son domaine. Tandis qu'il s'occupait à visiter ses baronnages et à se faire rendre les devoirs de la féauté, un messager du vicomte de Limoges arriva dans sa tente avec deux mulets chargés d'argent. — Beau sire, dit le messager, le vicomte de Limoges a trouvé un trésor dans son champ; il t'en envoie une portion qui n'est pas petite. — Tu sais, répondit Richard, que je dois avoir le trésor tout entier, d'après la loi féodale; car toute fortune et trésor appartiennent au suzerain; va donc dire au vicomte qu'il fasse constater par le serment de ses hommes en quoi il consiste, et qu'il me l'envoie; autrement j'irai l'assiéger, suivi de mes chevaliers, et Mercader avec ses Brabançonnais ⁽¹⁾ m'accompagnera. — Le messager retourna auprès du vicomte et lui rapporta la réponse de Richard. — Il n'aura pas davantage, dit-il, car il n'y a que fortune d'or qui appartienne entièrement au suzerain; fortune d'argent se partage entre lui et le vassal. »

M. Capefigue, qui suit ici Roger de Hoveden, aurait dû ajouter que la rumeur publique, par une de ses habituelles exagérations, avait sans doute beaucoup contribué à rendre le roi d'Angleterre aussi exigeant, car Rigord s'exprime ainsi au sujet du trésor découvert par le vicomte de Limoges : « C'était, dit-on, un empereur, de l'or le plus pur, assis avec sa femme, ses fils et ses filles à une table d'or ⁽²⁾. » Soit que Richard

(1) On dit ordinairement Brabançons.

(2) M. Mary-Lafon (2^{me} volume de l'*Histoire du midi de la France*) parle de cette famille impériale en or massif, mais seulement d'après Isaac de Larrey, l'auteur de cette espèce de roman intitulé, dans la première édition : *Histoire d'Éléonore de Guienne* (Rotterdam, 1691,

crût réellement avoir droit, *en qualité de sire*, à tout l'or que le vicomte était censé posséder, soit qu'il feignit seulement de le croire et qu'il se tint à lui-même le langage que tenait à ses infortunés associés le lion de la fable :

Le tout doit être à moi, dit-il ; et la raison,
C'est que je m'appelle lion,

il courut assiéger le château de Chalus, où l'on prétendait que les riches statues étaient cachées. Dans sa cupide impatience, Richard oubliait que le monde catholique célébrait le temps paschal, et que les lois de l'Église défendaient, en ces saints jours, toute effusion de sang ⁽¹⁾. A la vue du roi, la garnison offrit d'ouvrir les portes de la forteresse ; mais Richard déclara que puisqu'on l'avait obligé à déployer la bannière d'Angleterre, il ne voulait entrer que par la brèche, et que tous les défenseurs de Chalus seraient pendus aux créneaux. Les hommes d'armes qui étaient ainsi menacés résolurent de vendre chèrement leur vie, et ce fut avec tout le courage du désespoir qu'ils tinrent l'engagement qu'ils avaient pris. Déjà le siège durait depuis trois jours, et les assaillants n'avaient fait aucun progrès, lorsque, le 26 mars 1199, Richard, attaquant plus vivement que de coutume les remparts de la forteresse ⁽²⁾, fut atteint à l'épaule gauche d'un

in-12), et dans la seconde : *L'héritière de Guienne* (Rotterdam, 1692, in-8° et in-12). Je me demande pourquoi M. Mary-Lafon, au lieu de puiser le fait à sa source même, c'est à dire dans Rigord, est allé l'emprunter à un semi-romancier du XVII^e siècle. Quoi qu'il en soit, voilà Rigord laissé de côté à la fois par M. Capefigue et par M. Mary-Lafon !

⁽¹⁾ Guillaume le Breton (*Philippide*, chant V) reproche à Richard « d'avoir osé mépriser les jours très saints et le temps bienheureux, entraîné par son excessive avidité... »

⁽²⁾ M. Mary-Lafon entre dans les minutieux détails que voici : « Sur le soir, Richard vint attaquer la tour en personne. Repoussé à diverses reprises, il fit tirer une nuée de traits contre les assiégés, et, afin

trait « qu'on prétendit empoisonné, » dit Mathieu Pâris (1). Ici je vais citer un passage d'un bien remarquable travail de M. H. Géraud, un des meilleurs élèves de l'École des chartes, et dont la mort prématurée a privé la France d'un grand savant : « Sans manifester aucune émotion (2), Richard rentre » dans sa tente et veut arracher de ses propres mains le trait » qui était resté dans la blessure. Le bois seul cède à ses » efforts, et le fer demeure dans les chairs. Le roi s'aban- » donne alors aux soins du médecin de Mercadier, et confie » au routier la conduite du siège. En peu de jours, le château » fut pris et tous ses défenseurs furent pendus, à l'exception » de celui qui avait blessé le roi. Cependant, la maladresse » du chirurgien et l'intempérance du blessé (3) envenimèrent » bientôt la plaie au point que la gangrène se déclara et que » Richard dut se préparer à la mort. Ce fut alors qu'il fit » venir auprès de son lit l'arbalétrier qui l'avait atteint : — » Quel mal t'avais-je fait, s'écria-t-il, pour t'obliger à me

• d'examiner la position plus à son aise, il s'assit sur un bloc de rocher » adhérent au sol, nommé la pierre de Malmont (de Malo-Monte), » pierre qui existe encore ; deux chevaliers le couvraient d'une vaste » targe. Impatient de voir, Richard la baissa de sa main, et ce moment » décida de son sort. »

(1) Traduction de M. Huillard-Bréholles, 1840, 8 vol. in-8, tome II, p. 300.

Pour Rigord et Guillaume le Breton, je renvoie aux traductions de M. Guizot, plus accessibles que les gros volumes de la *Collection des historiens de France*, par les bénédictins.

(2) M. H. Géraud, en disant : « sans manifester aucune émotion, » est d'accord avec Mathieu Pâris, qui dit : « sans s'inquiéter nullement » de sa blessure. » M. Capefigue donne, au contraire, au roi « un visage » altéré, » et M. Mary-Lafon nous le montre « frémissant de colère. » Ces deux auteurs n'ont pas jugé Mathieu Pâris plus digne de leur attention que le moine Rigord.

(3) M. Mary-Lafon dit à ce sujet : « Établi dans le château pendant » les fêtes de Pâques, il en fit retentir les voûtes par des orgies conti- » nuelles. » Il ajoute : « Le trésor déposé dans le château se réduisait » à trois ou quatre vases antiques pleins de médailles. »

» donner la mort ⁽¹⁾? — Tu as tué de ta main mon père et mes
 » deux frères, et tu voulais me tuer aussi. Tire maintenant
 » de moi la vengeance que tu voudras ; je souffrirai tous les
 » tourments qu'inventera ta cruauté, pourvu que tu meures
 » toi-même, toi qui as fait au monde tant et de si grands
 » maux. — Loin de se montrer irrité de cette énergique
 » réponse, le roi lui pardonna sa mort et ordonna qu'on le
 » mit en liberté. Le jeune homme releva fièrement la tête ;
 » humilié du pardon, il demandait à mourir. — Tu vivras
 » malgré toi, lui dit Richard ; tu seras pour les vaincus un
 » motif d'espérance, et pour tous un témoignage vivant de
 » mon humanité. — On donna donc à l'arbalétrier cent sous
 » de monnaie anglaise, et on lui ôta ses chaînes. Mais tout
 » n'était pas fini pour lui ; après la mort du roi, il lui fallut
 » compter encore avec Mercadier. Ce routier intraitable le fit
 » écorcher vif et attacher à un gibet ⁽²⁾. » (*Les routiers au
 XII^e siècle*, 3^e volume de la 1^{re} série de la *Bibliothèque de
 l'École des chartes.*)

Quel était le nom de cet arbalétrier, si digne, par sa fière

⁽¹⁾ M. Mary-Lafon parle à cette occasion « des grands yeux bleus de
 » Richard, qui semblaient lancer des éclairs au jeune archer immobile
 » devant lui. » Au lieu de s'amuser à arrondir des périodes, *voces
 præterea que nihil*, l'auteur de *l'Histoire du midi de la France* aurait
 dû lire avec plus de soin les chroniques nationales et étrangères. Il
 aurait ainsi évité les erreurs où il est tombé, notamment celle-ci : « Il
 » recommanda à Mercader, *son médecin* et le chef de ses routiers, de
 » détruire Nontron. » Mercader avait bien autre chose à faire qu'à
 exercer la médecine. M. Mary-Lafon a cru étourdiment à l'identité du
 médecin de Mercader et de Mercader lui-même, réunissant ainsi dans
 la même main, si cette plaisanterie m'est permise, la *lance* et la *lan-
 cette*. Sans doute il est bon de se préoccuper de la mise en scène et
 des effets de style, mais à condition que le fond ne sera pas sacrifié à
 la forme.

⁽²⁾ M. Capefigue ne dit pas que l'arbalétrier ait été écorché vif ; mais
 il raconte que ce fut le chef des Brabançons lui-même qui attacha
 à son cou une courroie de cuir (*sic*) et le suspendit à un arbre.

et chevaleresque attitude, du généreux pardon de Richard Cœur-de-Lion ? M. Capefigue répond sans hésiter qu'il s'appelait Bertrand de Gourdon. M. Mary-Lafon lui donne le même nom. C'est aussi celui sous lequel l'ont désigné Cathala-Coture dans son *Histoire du Quercy*, et Delpon dans sa *Statistique du Lot*. C'est encore sous ce nom qu'il apparaît dans le 2^{me} volume de l'*Histoire des villes de France*, publiée sous la direction de M. Aristide Guilbert (1). Enfin, presque toutes les histoires d'Angleterre, et notamment celle du docteur John Lingard (2), presque toutes les histoires de France, et notamment celle de M. Henri Martin (3), lui conservent ce nom. Pourtant les chroniques contemporaines s'opposaient à l'adoption de l'opinion si répandue en présence de laquelle nous nous trouvons. En effet, si Rigord se borne à nous apprendre qu'un arbalétrier lança à Richard un trait dont le

(1) Voir p. 512. L'article est de M. Cayla, qui est né à Gourdon. Cette *Histoire des villes de France* est, dans un trop grand nombre des notices qu'elle contient, singulièrement imparfaite. Dans ce même 2^{me} volume, M. A. Guilbert et M. Barthélemy-Saint-Hilaire (qu'allait-il faire dans cette galère ? peut-on dire du savant traducteur d'Aristote) regardent M. Léon Lacabane, le directeur de l'École des chartes, comme un enfant du Lot-et-Garonne, alors que cet honorable érudit est né à Fons, département du Lot ; M. Guilbert, toujours généreux envers l'Agenais, fait sortir M. de Martignac de la petite ville de Miramont, quand personne n'ignore que l'éloquent orateur est une illustration bordelaise ; M. Mary-Lafon (article *Montauban*) donne au pape Jean XXII pour nom de famille le nom de J. Dossa, alors que ce nom était J. Duèse, et le dit fils d'un savetier de Cahors, alors qu'il était fils d'un riche bourgeois de cette ville, comme je me suis attaché à le prouver dans la *Correspondance littéraire* du 5 juillet 1858.

(2) A l'exposition universelle de 1855, on remarquait un tableau d'un célèbre peintre anglais, Cross, représentant Richard pardonnant à Bertrand de Gourdon.

(3) Je cite la dernière édition, c'est à dire la quatrième, qui a paru en 1860. M. Michelet n'a point nommé le meurtrier de Richard Cœur-de-Lion. MM. H. Bordier et Ed. Charton « imitent son silence, autour de lui rangés. »

vailant roi fut percé, Guillaume le Breton (*Philippide*, chap. V) fait tuer Richard par un certain Guy, ajoutant que ce prince, « qui a montré le premier aux enfants de la France » l'usage de l'arbalète, a senti la force de l'instrument cruel » dont il a appris l'usage aux autres. » Mathieu Pâris affirme que Richard fut tué par Pierre de Basile ⁽¹⁾. Raoul de Diceto désigne aussi Pierre de Basile, dont le nom est encore mentionné par un Limousin anonyme, auteur d'une addition à la *Chronique de Geoffroy de Vigeois*. Ailleurs, on trouve le nom de Jean de Sabras. J'ai lu quelque part qu'à tous ces noms il fallait joindre celui de Floirac. C'est le cas de dire avec Corneille :

Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que, malgré le témoignage isolé de Roger de Hoveden ⁽²⁾, ce n'est pas Bertrand de Gourdon qui a tué Richard, et qui, par conséquent, a été pendu en 1199, puisque, comme le rappelle M. H. Géraud dans son intéressante dissertation, Bertrand de Gourdon fit hommage, en qualité de seigneur de Gourdon, à Philippe-Auguste en 1211, à Louis VIII en 1226, à Saint-Louis en 1227. J'ai trouvé une autre preuve de l'existence, après sa mort, de Bertrand de Gourdon, dans l'*Histoire de la croisade contre*

(1) Le traducteur de Mathieu Pâris, M. Huillard-Bréholles, dit en note, en cet endroit : « On le trouve ordinairement appelé Bertrand de Gourdon. » Je regrette que M. Huillard-Bréholles n'ait pas ajouté, avec l'autorité de son érudition, que c'était bien à tort. Il aurait pu faire remarquer aussi que son mot « ordinairement » est applicable seulement aux auteurs modernes.

(2) Voir une note de dom Brial (p. 182 du tome XVII du *Recueil des historiens de France*). Si cette note, qui date de 1818, avait été lue par nos historiens nationaux contemporains, M. H. Géraud n'aurait pas eu besoin de protester en 1842, je n'aurais pas eu besoin de protester de nouveau vingt ans après ce regrettable érudit, contre une erreur ridicule.

les hérétiques Albigeois, écrite en vers provençaux par un poète contemporain, traduite et publiée par M. Fauriel en 1837 : l'auteur de cette épopée nous apprend qu'en 1209, Bertrand de Gourdon faisait partie de la petite armée qui, arrivant de l'Agenais, alla grossir l'armée des Français qui marchait sous les ordres de Simon de Montfort. On peut adresser aux nombreux historiens qui nous ont montré pendu en 1199 un homme qui jouit d'une parfaite santé dix, douze, vingt-sept et vingt-huit ans plus tard cet autre vers de Corneille :

Les gens que vous tuez se portent assez bien.

Que l'on renonce donc à considérer désormais Bertrand de Gourdon comme l'auteur de la mort de Richard, et si l'on veut absolument donner un nom au meurtrier inconnu du héros, que, tenant compte des probabilités, on l'appelle Pierre de Basile ! Trois chroniqueurs se déclarant pour lui, tandis que chacun de ses compétiteurs n'a pour soi qu'un seul témoignage, Pierre de Basile est, à la majorité des voix, l'arbalétrier dont la flèche a tué Richard Cœur-de-Lion.

Gontaud, le 24 juin 1862.
